

Eastern Promises (David Cronenberg)

Garance Meillon

Avril 2020

Quelqu'un (Ovide) a dit : "L'exil, c'est laisser son corps derrière soi". Mais dans ce film sur des mafieux russes exilés à Londres, c'est bien le corps que Cronenberg, fidèle à ses obsessions, traîne une nouvelle fois sur le devant de la scène — en lui braquant un flingue sur la tempe et la lame d'un poignard contre le ventre.

C'est l'histoire d'un "mauvais" fils supplanté par un "vrai" fils. Vincent Cassel, qui n'est jamais aussi bon que lorsqu'il fanfaronne pour cacher sa faiblesse, joue Kirill. Dur à cuire ostentatoire, fils en carton d'un grand parrain, Kirill est secondé par Nikolai (Viggo Mortensen), son calme chauffeur, qui ne subit la domination de cet imbécile aviné qu'à cause des circonstances : celles de leurs naissances respectives, qui les voient se prêter à ce rapport de force artificiel, dans une mascarade évidente à l'un comme à l'autre tant le subalterne surpasse son "patron" en intelligence et en charisme.

Le rire vide de Cassel vient péniblement combler les silences du malaise que leur situation occasionne : toujours il sera le mauvais fils, celui qui, avant de s'en aller, balance d'une main brouillonne les fruits confits sur la table, sous les yeux de son père, lequel observe ensuite son fils "véritable" les réarranger dans la coupe avec la même délicatesse qu'il vient d'employer à couper les doigts d'une victime. Le père regarde son enfant spirituel avec une affection désolée. Les dés de la paternité sont aussi aléatoires que d'autres.

C'est une histoire de fils et aussi une histoire de filles. Le parrain russe rappelle à Anna (Naomi Watts) de qui elle est la fille : celle d'Ivan, à présent mort — donc elle s'appelle Anna Ivanovna, et, en filigrane, ce qu'il dit c'est qu'il envoie au diable les noms de famille anglo-saxons : en Russie on porte son père avec soi. On le porte jusque dans son propre nom. La terre peut bien les avoir réclamés, les pères vivent encore dans la bouche de leur progéniture. Mais de perte, Anna ne regrette pas seulement celle de son père : l'enfant qu'elle a failli avoir il y a longtemps, elle la retrouve sous la forme d'un bébé tombé du ciel — ou serait-ce des étoiles ? Des étoiles, soit, mais certainement pas les mêmes que celles qui ornent la peau des hommes qu'on admet dans la mafia. Un jour, le jour des fruits confits justement, Nikolai monte en grade. Les Russes impriment sur sa chair les emblèmes de son nouveau rang.

On voit beaucoup la peau de Mortensen dans le film, entièrement nue, tatouée, pour être enfin frappée, poignardée dans des bains douches lors d'un règlement de comptes, sur un carrelage blanc qui dès le premier plan de la séquence semblait ne demander qu'à se maculer de sang. Avec *Eastern Promises*, Cronenberg délaisse le film d'horreur mais n'en a pas pour autant fini avec la chair : telle la patte d'une créature, la main d'un bébé sort d'un sac — bagage oblong et noir qui pourrait aussi bien se transformer en cercueil miniature. Ce même bébé, on en aura auparavant vu le cordon ombilical sectionné par les mains d'Anna après une naissance cauchemardesque. Nulle ellipse ni contre-champ ici pour éviter la douleur. Les corps convulsent sur le carrelage blanc. Et si un couteau entre dans un œil, ce n'est pas pour le traverser comme chez Buñuel mais bien pour clouer un visage au sol.

La chair et le sang : on les retrouve aussi chez Shakespeare, à profusion, et le final du film est shakespearien, d'ailleurs on pourrait aussi l'imaginer chez un James Gray, puisqu'il a lieu par cette nuit compacte, près de ce plan d'eau, avec ces personnages qui se retrouvent et échangent un baiser. Il sort de nulle part mais on se surprend pourtant à l'avoir espéré.